

L'histoire véritable de Lazare Méradec

Jacques Lafarge

Extrait du chapitre 1: Le Val d'Osne

[...] Le long de la route, les collines pelées avaient fait place aux restes d'anciennes étendues forestières. La plupart des troncs étaient encore debout, avec des moignons de grosses branches encore tendues vers ce ciel qui les avaient tués. Sur certaines portions, ils étaient calcinés, témoignant des gigantesques incendies qui avaient fait rage pendant la grande sécheresse. De loin en loin, on apercevait les ruines de villages et de fermes isolées. J'avais vu de nombreux reportages sur la grande sécheresse des années 30, et les images spectaculaires des incendies de forêt me revenaient à l'esprit. Mais, pour moi, cela appartenait à un passé qui ne faisait pas partie de mes souvenirs. Là, c'était du présent. Ces millions d'arbres morts, je les voyais, à l'endroit même où ils avaient été vivants. Maintenant, tout était sec, écrasé de chaleur sous ce ciel définitivement bleu.

À mesure que je m'enfonçais dans ce pays abandonné, le manque de préparation de mon expédition devenait flagrant. Malgré tout ce que je croyais savoir sur les régions de l'Intérieur, je ne m'étais jamais imaginé à quel point l'homme n'y est plus bienvenu : pas d'eau, pas de nourriture et aucun abri pour se protéger du rayonnement mortel du soleil. Ce petit disque blanc parfait au milieu de ce ciel parfait ne m'avait jamais paru aussi hostile. Mentalement, je récapitulai ce que j'avais pensé à emmener : en tout et pour tout, un litre et demi d'eau, des vêtements, des lunettes haute protection et une quantité délirante de Mélanidan, de quoi protéger la peau de tout un régiment. Il ne me restait plus qu'à espérer que ma destination serait plus accueillante que ce que je voyais au-dehors.

Après les forêts mortes, la route passait au bord de Vitry-le-François. Dans les rues, il n'y avait pas de désordre. Tout ce qui n'était pas en métal ou en béton avait été dégradé par le rayonnement solaire, puis balayé par les violents vents thermiques. Il ne restait plus que les immeubles intacts et les carcasses des voitures, bien garées le long des trottoirs. Ce qui était frappant, c'était l'absence de couleur. Les ultraviolets avaient effacé toute nuance colorée et la ville entière avait pris une teinte uniformément gris ciment. J'avais déjà vu cela à Paris, mais la visite se faisait de nuit, et l'éclairage des projecteurs de l'autocar rendait les choses moins sinistres. Ici, il n'y avait que du bleu, du gris clair au soleil, et du gris quasiment noir à l'ombre. Je scrutais ce décor à la recherche de quelque chose de mobile ou de coloré, lorsque l'ordinateur de bord se manifesta à nouveau : j'approchais de la station-service à laquelle je devais faire le plein. N'ayant jamais eu affaire à ce genre d'opération, je me félicitai que ma voiture soit équipée du système automatique de ravitaillement. Mais mon optimisme fut anéanti dès que je pus distinguer les détails du poste d'essence. C'était comme dans les reportages sur les hordes. Sans doute victime de pillages à répétition, la station était complètement délabrée. Elle avait l'air hors d'usage. Sans ce ravitaillement, je n'allais pas avoir assez d'essence pour revenir. À l'approche de la voiture, la porte de la station s'ouvrit cependant normalement et, même prononcé avec une voix synthétique digne du siècle dernier, le message standard de bienvenue me parut chaleureux. Le ravitaillement se déroula sans incident, et je repartis rassuré, retirant tout ce que j'avais pu dire ou penser de mal sur les fonctionnaires qui entretiennent les autoroutes.

La route allait jusqu'à Saint-Dizier. Ensuite, il ne me restait qu'une vingtaine de kilomètres, mais sur des voies non entretenues. D'après les documents les plus précis que j'avais pu trouver, il y avait trois zones potentiellement restées habitées après les évacuations, dans trois vallées parallèles. Le Val d'Osne, d'où Lazare était censé être originaire, était l'une de ces vallées. À la sortie, indiquée « Joinville », un grand panneau avertissait le voyageur qu'il quittait le réseau routier

de l'Europe du Nord et qu'il se déplaçait désormais à ses risques et périls.

Il me fallut pratiquement une heure pour faire les quinze derniers kilomètres. Au début, la chaussée était encore goudronnée mais, par endroits, le revêtement était décomposé et j'étais obligé de slalomer pour éviter les zones délitées où les roues s'enfonçaient comme dans du sable. Sur quelques kilomètres, le trajet longeait l'ancien lit de la Marne. Il était hérissé de bosquets d'arbustes desséchés, vestiges de la végétation qui l'avait envahi après que le cours de la rivière se fut tari. Progressivement, l'asphalte avait complètement disparu. La route était de plus en plus mauvaise. Quittant la Marne, elle n'était plus faite que de nids-de-poule et de cailloux saillants, m'obligeant à une conduite attentive et très ralentie. Finalement, épuisé, j'arrivai à un petit village abandonné, à l'entrée duquel il y avait encore une pancarte en tôle où l'on pouvait deviner qu'avait été inscrit « Le Val d'Osne ». L'ordinateur me confirma que j'étais arrivé à destination, mais il n'y avait pas le moindre indice d'activité humaine. Je commençais à craindre que les théories sur les possibilités de survie dans ces régions ne fussent exactes, et à calculer à quel moment il faudrait faire demi-tour pour être sûr d'avoir assez d'essence. À la sortie du village, la route redevint facile, sans nids-de-poule ni pierres. Cela m'encouragea à continuer encore un peu et, après environ trois kilomètres, ce fut le choc. À quelques centaines de mètres sur ma droite, de l'autre côté du lit de la rivière, il y avait une colline élevée aux pentes abruptes. Sur au moins deux kilomètres, elle avait été coupée net, verticalement, laissant à nu la pierre jaune et blanche. Il me fallut de longues secondes pour m'habituer au contraste de lumière et distinguer ce qu'était la masse noire qui se nichait à l'abri de l'ombre perpétuelle projetée par cette falaise artificielle. J'en eus un frisson d'émotion et mon inquiétude se transforma aussitôt en une grande excitation : entre la route et la falaise, le terrain était entièrement couvert de végétation, bien verte, et visiblement bien domestiquée. D'où j'étais, je pouvais déjà apercevoir l'arrangement de carrés de culture potagère parsemés des petites taches colorées correspondant sans doute à des fleurs ou à des légumes. Impatient, je m'engageai sur le chemin qui, traversant le

lit de la rivière, menait à cette incroyable oasis. Dans la zone ombragée, le chemin était longé par un petit canal qui apportait aux jardins une eau abondante. Par endroits, il y avait quelque chose que je n'avais jamais vu en vrai : des herbes folles, avec des fleurs sauvages. Entre les deux côtés de la route, le contraste de lumière et de couleurs était extrême : à l'ombre de la falaise, une végétation vivante et multicolore ; en face, au soleil, une colline de caillasse morte et uniformément beige. Mais il y avait aussi une différence plus subtile. De l'autre côté, c'était l'immobilité absolue, photographique, comme les enfilades d'immeubles de la Gigapole. Dans l'oasis, au contraire, il y avait du mouvement : l'eau qui coulait dans le canal, les plantes, agitées par les légers courants d'air et même des insectes qui voletaient çà et là.

J'avancais tout doucement, espérant apercevoir des habitations ou des habitants dans cette épaisse verdure. Ce fut un habitant qui m'apparut en premier, en la personne d'un gamin qui courait après un papillon en agitant un grand filet. Il était couvert de la tête aux pieds et il portait des gants. Lorsqu'il vit ma voiture, il s'arrêta net, lâcha son filet et s'enfuit en disparaissant dans un chemin tracé dans les fourrés. Je stoppai, ne sachant trop quoi faire et n'osant pas descendre. J'étais surpris de ne pas voir de maisons, mais la végétation était épaisse, et elles devaient être cachées. L'enfant réapparut tout de suite, accompagné d'un adulte à qui il montrait ma voiture. L'homme était grand et mince, vêtu comme un paysan du XX^e siècle, d'un vieux pantalon un peu large et d'une chemise à gros carreaux. Il se tenait très droit et portait un large chapeau de paille qui m'empêchait de distinguer les traits de son visage. Il dit quelque chose à l'enfant qui détala aussitôt. Il s'arrêta à deux ou trois mètres de la voiture. Ayant baissé la vitre de ma portière, je lui adressai le « Bonjour » le plus détendu et le plus amical possible, mais ma nervosité devait se voir car je n'obtins aucune réaction. Je ne voyais que ses yeux bleus qui me fixaient avec attention. Je m'efforçai d'expliquer la raison de ma présence, en évoquant des motifs scientifiques afin d'éviter de parler de journalisme. L'homme restait impassible. J'insistai sur ma surprise de découvrir cette magnifique oasis en plein territoire de l'Intérieur,

toujours sans résultat. Finalement, j'eus l'heureuse idée d'indiquer que c'était le professeur Feynmann qui m'avait suggéré de venir. J'avais dit ce qu'il fallait et il s'approcha.

– Les amis du professeur sont les bienvenus au Val d'Osne. Allez donc garer votre voiture à l'abri, au bout de ce chemin, sur votre droite. Je vous retrouve à la maison.

Il avait dit cela très aimablement, comme si tout à coup ma présence était devenue normale. Je m'exécutai en empruntant le chemin indiqué. Au bout, se trouvait effectivement un hangar, occupé en partie par de la paille, et en partie par du petit matériel agricole du genre de ce qu'on pouvait voir dans les musées de la Gigapole. Un peu plus loin, il y avait un grand chalet en bois peint de couleurs gaies, avec un vaste perron couvert. Une fois garé, je ne voulais pas sortir, craignant que, même à l'ombre de la falaise, le rayonnement du ciel ne fût encore très nocif à cette heure de la journée. Au bout de quelques minutes, deux femmes sortirent du chalet et vinrent à la voiture. Elles étaient vêtues de robes longues légères, et coiffées de fichus blancs. L'une d'elles avait le visage caché derrière un pan de son fichu et elle portait des gants. L'autre, qui tenait une grande ombrelle, s'adressa à moi :

– Bonjour et bienvenue au Val d'Osne. Mon nom est Aurore et voici ma fille Pascale. L'homme que vous avez vu tout à l'heure est mon mari. Il s'appelle Nicolas. Il va vous recevoir, mais en attendant, si vous voulez bien me suivre, je vais vous montrer la chambre où vous pourrez vous rafraîchir et vous reposer.

Comme je m'apprêtais à leur emboîter directement le pas, elle s'étonna :

– Vous n'avez pas de bagage ?

– Non, je compte repartir ce soir même.

– Vous ne passerez pas la nuit ici ? Mon mari sera déçu. Le professeur Feynmann lui a parlé de vous et je crois qu’il aimerait que vous restiez un peu.

– C’est que je ne savais pas...

– En plus, il ne serait pas raisonnable de repartir aussitôt après un tel voyage. Vous avez des choses importantes à faire demain ?

Comment aurais-je pu prétendre avoir quelque chose de plus important à faire ?

– Allons, c’est entendu. Vous verrez, je vous préparerai un bon dîner.

Les deux femmes m’entraînèrent dans la maison, se pressant pour ne pas rester trop longtemps dehors. L’escalier et le couloir menant à la chambre étaient en bois. Ils craquaient et l’on sentait certaines lattes bouger sous ses pas, choses insolites que j’expérimentai avec délectation. Aurore me présenta la chambre et s’effaça aussitôt.

– Surtout, ne vous gênez pas, s’il vous manque quelque chose, appelez-moi.

Je m’allongeai sur le lit, inspectant la pièce du regard. Une armoire en bois travaillé, du parquet, un petit tableau de travers, un lit métallique aux pieds ornés de deux grosses boules en laiton, une coiffeuse avec une glace ovale. C’était déjà à cent lieues de mon univers habituel, mais il y avait en plus quelque chose d’extraordinaire : la fenêtre était ouverte ! Par elle, venaient des odeurs, qui se mélangeaient ou se remplaçaient au gré des courants d’air brassés par le ventilateur du plafond. Cela sentait bon. Un mélange de parfums d’humus, de fleurs et d’herbe fraîche qui me rappelait un peu les jardins couverts de la Gigapole, mais avec une subtilité et des variations incomparables. Ce plaisir des sens procurait un bonheur nouveau pour moi : simplement celui d’être vivant.

§

Les coups frappés à ma porte me réveillèrent en sursaut. Aurore me demandait de descendre pour le dîner. Il faisait presque nuit et, du dehors, montait un brouhaha que je n'arrivais pas à reconnaître. Il me fallut aller jusqu'à la fenêtre pour comprendre : sur la petite place qui était déserte lors de mon arrivée, régnait maintenant une agitation incroyable. Elle grouillait de gens qui parlaient et riaient fort, d'ânes et de chevaux, chargés à mort ou tirant une carriole, et même d'animaux de basse-cour en liberté. Des enfants, agglutinés autour de ma voiture, se chamaillaient pour approcher et essayer de voir à l'intérieur. Ne craignant plus ni la chaleur, ni le rayonnement du ciel, le Val d'Osne s'était animé d'une activité débordante et désordonnée.

Je descendis à la hâte, impatient de voir cela de près. Ma famille d'accueil m'attendait sur le perron de la maison. En bras de chemise et en pantoufles, Nicolas était assis dans une vieille chaise longue en rotin un peu décatie. Assise en tailleur dans un grand fauteuil, Pascale était plongée dans un livre de philo. N'ayant plus besoin de se couvrir comme lorsqu'elle était venue m'accueillir, elle avait remplacé sa robe longue par un simple tee-shirt trop grand. Dans le faible éclairage du perron, la blancheur de sa peau était impressionnante. Aurore et une amie, accoudées à la balustrade, bavardaient en regardant la rue où les gens se pressaient.

– Venez vous asseoir avec nous. Vous voyez : il y a beaucoup de monde ce soir devant chez nous. C'est que les gens sont curieux. Ils font un détour pour voir l'homme venu de la Côte. Les nouvelles vont vite dans notre village. Vous êtes déjà célèbre.

Nicolas parlait lentement, d'une voix assurée. Il devait avoir une soixantaine d'années, accentuée par les traits de son visage, marqué par trop d'exposition à la lumière du ciel.

– Dans cette vallée, je suis un peu le chef, le maire, si vous voulez. C’est pourquoi vous êtes chez moi : je dois connaître tous les gens qui viennent au Val. Alors, expliquez-moi un peu...

Après avoir bêtement décliné mon identité, je lui racontai en détail le cheminement qui m’avait amené au Val d’Osne. Tout en répondant d’un geste distrait aux salutations que lui adressaient les passants, il m’écoutait avec attention. Les péripéties de mes contacts avec Feynmann, en particulier, l’amusèrent beaucoup. Pascale, bien qu’ayant l’air absorbée par sa lecture, suivait également, comme le montra l’air étonné qu’elle fit lorsque je citai le nom de Lazare. Avant que j’eusse terminé, Nicolas m’interrompit.

– Feynmann m’a fait part de vos doutes quant au fait que Lazare soit né ici. Pourtant, les informations qu’il a données à la fac sont exactes. Il est bien né ici et je peux vous dire que tout le monde s’en souvient. C’était le jour du banquet que nous organisons chaque année entre les trois vallées. Tout le monde ripaillait quand un gosse est arrivé en courant dans tous les sens et en criant « Marianne a eu son bébé, Marianne a eu son bébé ! » Tout le monde s’est précipité chez Marianne pour la féliciter et on a passé toute la fin de la nuit chez elle à chanter et danser. La pauvre était épuisée, mais ravie de pouvoir participer de cette façon à la fête. Vous voyez : à cette époque les gens vivaient très normalement, ici.

– Effectivement, on nous a tellement rabâché que l’Intérieur est un désert inhabitable, stérilisé par la sécheresse et le rayonnement solaire, que j’ai du mal à imaginer le sud de la France couvert de champs et de forêts... comme tout le monde sur la Côte, d’ailleurs.

– C’était encore le cas jusque dans les années 20 ! C’est à partir de 2030 que la sécheresse a commencé à dégrader la situation. Seules les zones que l’on pouvait irriguer toute l’année grâce à des forages de plus en plus profonds sont restées à peu près en bon état. On aurait sans doute pu continuer ainsi, en laissant les régions manquant d’eau se désertifier, mais l’éruption solaire géante du 21 avril 2036 a été le

coup fatal. En arrivant au niveau de la Terre, le vent solaire a déclenché des réactions chimiques avec les particules soufrées qui restaient de l'opération ratée de 2034. En quelques jours, ces réactions ont détruit l'ozone stratosphérique à 98 %. Le rayonnement UV est devenu mortel, y compris pour les plantes. À partir de là, ça s'est dégradé très vite. Pour sortir dehors, il aurait fallu se protéger entièrement du soleil avec des vêtements épais, mais c'était difficile à cause de la chaleur. Comme il n'y avait eu aucun changement visible, les gens n'ont pas vraiment cru au danger. En quelques semaines, les hôpitaux ont été submergés de gens très gravement brûlés. Le pays n'était pas du tout préparé à une telle catastrophe. Voyant la croissance exponentielle de la mortalité, le gouvernement a pris la décision d'évacuer tout le pays au sud de Paris, puis Paris elle-même. Je crois qu'ils ont eu raison. D'ailleurs, tous les pays de l'hémisphère nord ont fait la même chose, concentrant leurs populations dans les grandes métropoles.

– Et malgré cela, les gens du Val d'Osne sont restés ?

– Une partie, oui. Nous avons de l'eau en abondance grâce à une source qui n'avait jamais baissé pendant la sécheresse. Cela a permis à un petit groupe de décider de rester. En principe, c'était interdit mais, en fait, les responsables avaient d'autres chats à fouetter et ils ne s'en occupaient pas.

– Mais, comment avez-vous pu rester ignorés du monde jusqu'à maintenant ?

– La quasi-totalité des 450 millions de vos compatriotes ignorent notre existence, mais pas vos gouvernants. Vous imaginez bien que, vue d'un satellite, la tache verte du Val d'Osne se voit comme le nez au milieu de la figure.

– Quand j'ai regardé les images satellite, je n'ai pas vu de verdure.

– Les images publiées sont trafiquées. D'autant plus que nous ne sommes pas les seuls, loin de là. Dans toute l'Europe, il y a des dizaines d'autres lieux comme cette vallée. Nous communiquons entre nous en permanence, et, même si nous le faisons de nuit, nos déplacements ne leur échappent pas non plus.

– Incroyable ! Mais pourquoi gardent-ils cela secret ?

– Ils ne savent pas quoi faire. Au début, le gouvernement était débordé par l'organisation des évacuations et le relogement des gens. Ils ont commencé par nier la situation pour éviter les polémiques. Le rapatriement était assez compliqué pour ne pas se mettre à dos des mouvements de protestation, d'autant plus qu'ils ont compris assez tôt qu'il allait falloir aussi évacuer Paris. Après, ils ne pouvaient pas reconnaître qu'ils avaient laissé des gens « griller dans les régions de l'Intérieur ». Cherchez bien dans les revues de l'époque : vous verrez qu'on en parlait. Mais, rapidement, les médias se sont focalisés sur les problèmes d'intégration des rapatriés. Maintenant, il y a un statu quo qui arrange tout le monde... plus ou moins.

– C'est-à-dire ?

– Dans les instances gouvernementales, nous sommes une sorte de secret de famille. Vous savez, ceux pour lesquels tout le monde est d'accord que le mieux est de ne pas en parler. Alors ils nous fichent la paix, à condition que nous ne fassions pas de vagues.

– Incroyable !

– Amusant, je trouve... Mais cela n'empêche pas l'existence de tensions internes. Certains voudraient nous réintégrer de force tandis que d'autres nous défendent et même, pour quelques-uns, nous aident.

– De quelle manière ?

– On vit bien, au Val d’Osne, mais nous manquons de beaucoup de choses : des pièces électroniques, des médicaments, du carburant, etc. Alors il y a des arrangements entre nous et certains membres du gouvernement qui nous font parvenir des marchandises indispensables. Mais tout cela repose seulement sur quelques hommes. C’est très fragile.

Aurore interrompt la conversation :

– À table !

Depuis un moment, mon attention faiblissait à cause d’une odeur de cuisine qui envahissait le perron. J’attendais cette injonction avec impatience.

– Ah ! fit Nicolas en se levant aussitôt, là vous allez pouvoir nous dire ce que vous pensez de la vie dans le désert de l’Intérieur. Entrons.

L’aménagement de la maison était vétuste, avec des meubles dépareillés et en assez mauvais état. Je ne pus m’empêcher de penser qu’il y avait là quelques antiquités du milieu du XX^e siècle qui feraient un bon prix dans la Gigapole. Le mur du fond était occupé par une impressionnante bibliothèque de livres imprimés et de vidéodisques. De l’autre côté, devant un canapé élimé, il y avait un vieil écran à plasma accroché au mur.

[...]

À suivre ...

... en achetant le livre sur Amazon.fr (Papier et Kindle)